

Romain Slocombe

L'OCÉAN DE LA STÉRILITÉ

* * *

Shanghai connexion

roman

Fayard

Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal

Couverture : Fulano
Photographie de l'auteur

ISBN : 978-2-213-63180-6

© Librairie Arthème Fayard, 2012.

REMERCIEMENTS

Ce livre doit beaucoup à mon vieil ami Yves Paysant et aux ouvrages qu'il exhume régulièrement de chez les bouquinistes de Bristol à mon intention.

Ma gratitude va également à Janus Avivson – alias Julius B. Hacker –, à Joseph Bialot, à Jean Raymond Hiebler, à Dominique Mancini, au Dr Tessa Sloper et à Wladimir Zagreba.

Merci à Lilas Seewald pour ses précieuses suggestions et son constant suivi du projet.

Merci à l'AERI (Association pour des études sur la résistance intérieure), ainsi qu'à Lauriane Arrufat, Marc Boulet, Jean-Pierre Bouyxou, Pierrette Brochay-Rossi, Trevor Brown, Jan Bucquoy, Hervé Delouche, Jean-Pierre Dionnet, Marguerite Favier, la FNDIRP (Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes), Noël Godin, Patricia Ide-Beretti, Joseph Jarema (1900-1974), Dominique Jarrassé, Claus Laufenburg, Gabrielle Lestiévant, Églantine Morin, Nadine Nieszawer, José Luis Rebordinos, Jean-Jacques Rue et le Freak Zone de Lille, Angus Robertson, Machiko et Miyako Slocombe, Georgina Slocombe, Douglas Slocombe, Jack Stevenson, Frédéric Temps, Mme Vincent de la MFR de Criquetot, Bernard Wasserstein, John Waters et, à Lyon : la librairie Diogène, les Éditions BGA-Permezel, le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation, la Mairie de Lyon, le CREFAD, le café-lecture Les Voraces et Gilles Buey son talentueux cuisinier-acteur, Tchango

et le Bec de jazz, le café Le Dahu des pentes, la brasserie Georges, le café Le Moulin Joli.

Merci, enfin, au Centre national du Livre pour son fidèle soutien et pour la bourse de résidence d'auteur qui m'a permis d'approfondir mes recherches sur l'histoire de la ville de Lyon.

*À George Slocombe (1894-1963), journaliste, écrivain,
mon grand-père.*

*À Mary Slocombe (1894-1978), née Maria Karlinskaya,
ma grand-mère.*

*À Rutka Laskier (1929-1943), lycéenne,
assassinée par les nazis à Auschwitz-Birkenau.*

*À Odette Malossane, « Etty » (1919-1945), puéricultrice,
infirmière des maquis du Vercors,
assassinée par les nazis à Ravensbrück.*

*Et au jeune officier allemand inconnu qui, un jour
d'août 1940 en gare de Moulins, laissa ma mère
franchir la ligne de démarcation sans Ausweis,
Juive munie de son seul passeport anglais.*

Je descends au milieu de la civilisation, et voici ce qu'elle est. D'un côté, la culture s'écoulant comme un égout à ciel ouvert ; de l'autre, les abattoirs où tout est pendu à des crocs de fer, éventré, saignant, grouillant de mouches et d'asticots. Le boulevard de la vie au XX^e siècle.

Henry MILLER, *Nexus*

J'ai vu de mes propres yeux un soldat arracher un bébé des bras de sa mère pour lui éclater la tête contre un lampadaire de toutes ses forces. La cervelle a giclé sur le poteau, la mère a eu une attaque. J'écris tout cela comme si de rien n'était, comme si j'étais un militaire aguerri aux cruautés alors que je suis jeune. J'ai quatorze ans et je ne connais pas grand-chose à la vie et pourtant je suis déjà tellement indifférente.

Rutka LASKIER, *Journal*

Nous avons dû donner raison à Freud, quand il ne voyait dans notre culture qu'une mince couche que peuvent crever à chaque instant les forces destructrices du monde souterrain, nous avons dû nous habituer peu à peu à vivre sans terre ferme sous nos pieds, sans droit, sans liberté, sans sécurité. Depuis longtemps nous avons renoncé, pour notre existence, à la religion de nos pères, à leur foi en une élévation rapide et continue de l'humanité ; à nous qui avons été cruellement instruits, cet optimisme prématuré semble assez dérisoire en regard de la catastrophe qui, d'un seul coup, nous a rejetés en deçà de mille années d'efforts humains.

Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier*

PROLOGUE

Hertford, banlieue nord de Londres, 24 janvier 2003. Vendredi.
8 h 50.

Amanda Finlay ouvre les yeux.

Étendue sur son lit, enveloppée d'une chaleur douce, elle contemple les poutres massives de la charpente de l'ancien couvent converti en appartements résidentiels, les lambris du toit où ont cessé de danser les reflets des flammes de la cheminée, au pied de l'escalier qui mène à la chambre. Le feu, allumé hier soir, s'est éteint tout seul au milieu de la nuit pendant qu'elle et John Terence Boyle faisaient l'amour.

Au mur, vaguement éclairée par la lumière de la cuisine qu'ils ont oublié d'éteindre, la photo sous verre de la jeune Latino aux seins nus, peau mate et laiteuse, accoudée sur une nappe blanche, adresse à Amanda son petit sourire mystérieux, en se mordant la lèvre inférieure. Œuvre de Bruno Bisang, un artiste érotique qu'elle a interviewé lui aussi, jadis, sur Radio London au micro de l'émission « Art Talks ». Qu'avait-il dit, déjà ? « Quand je rencontre quelqu'un qui me plaît ou quand je vois un book qui me séduit, j'essaie de mieux connaître la personne pour savoir comment on pourrait travailler ensemble, jusqu'où on pourrait aller... Je recherche un feeling, une résonance, aussi bien instinctive qu'intellectuelle... J'aimerais que ceux qui regardent mes photos ne voient pas juste une fille mais une histoire à partir de laquelle ils peuvent se faire leur film... »

À la droite d'Amanda, un autre photographe, John Terence Boyle, s'agite dans son sommeil. Son corps nu, épais, de quinquagénaire laisse échapper un souffle lourd, ponctué de soupirs. Le vieux reporter de guerre¹ n'a pas été jusqu'à ronfler, note la journaliste avec un sourire où l'indulgence le dispute à l'amusement. Et à un autre sentiment, neuf, à la fois doux et brûlant, qu'elle ose à peine s'avouer. Le début – peut-être – de quelque chose... D'une histoire. Ou bien est-ce elle qui se fait, elle aussi, son cinéma ?

Amanda a obtenu son numéro par une agence de presse, lui a téléphoné pour la première fois il y a quinze jours. Elle a été surprise par sa voix jeune, un peu étouffée, répondant à sa demande d'interview. Boyle a suggéré une rencontre préparatoire dans un pub du West End, au pied de son studio dans le quartier de Ladbroke Grove. Amanda est arrivée en retard. S'asseyant, brusquement intimidée, nerveuse, elle a allumé précipitamment une Craven A. De haute taille, large d'épaules, le visage rectangulaire, empâté mais encore beau, les cheveux grisonnants légèrement bouclés, coiffé du béret qui ne le quitte jamais et lui donne un petit air de vétéran des Brigades internationales, l'homme a remarqué, désapprobateur, la cigarette qui tremblotait entre les doigts de la journaliste spécialisée dans l'art contemporain branché. « J'ai cessé de fumer depuis longtemps », a-t-il grommelé, les yeux baissés, tout en tripotant machinalement son verre de bière.

Amanda, vexée, a rétorqué pour faire sa maligne :

– Désolée, Mr Boyle, mais, un : fumer est plus fort que la raison. Deux : fumer canalise, un peu, la nervosité. Trois : qu'est-ce qu'on a l'air cool quand on fume. (Il a éclaté de rire.) Quatre : tout simplement, fumer c'est bon.

En souriant, le vieux photographe a hoché la tête. Avant de lui conseiller, d'un ton vaguement paternel, d'essayer tout de même de réduire sa consommation... Amanda, pourtant rebelle

1. Voir *La Japonaise* de St. John's Wood.

en général à toute forme de paternalisme, lui a offert un sourire timide avant d'acquiescer.

Emportant son verre vide, l'homme s'est levé pour chercher deux Edinburgh strong ale au comptoir. Ils ont parlé de l'émission, et, un peu, du Vietnam. Et de Circle of Truth, son livre qui vient de sortir dans les librairies du Royaume-Uni et dont elle a reçu un exemplaire en service de presse. La raccompagnant jusqu'à la station de métro, Boyle a invité Amanda au cocktail que donnaient, le surlendemain, ses éditeurs, Laura King et Simon Saffron, de Fairfax & Gaskett, pour le lancement de l'ouvrage – première compilation exhaustive des travaux du grand photographe qui a débuté à Saïgon en 1966, en pleine guerre, à l'âge de vingt et un ans.

Le lendemain, arrivant à son bureau de Baker Street, Amanda Finlay a trouvé sur la messagerie de son PC un e-mail de Boyle, exprimant en termes brefs que cette rencontre avait été une surprise bien agréable. La journaliste lui a envoyé une réponse aussitôt.

Le jour suivant elle s'est rendue au cocktail, dans un espace de Spitalfields Market qu'elle ne connaissait pas, la Spitz Gallery. Le lieu, qui donne sur Commercial Street, était déjà noir de monde. Quant aux éditeurs du livre, Amanda avait entendu parler d'eux : en particulier de Simon Saffron qui, au printemps 2001, a embauché son grand frère, Gilbert Woodbrooke, pour un job d'interprète anglais-japonais¹, avant de virer le malheureux avec pertes et fracas, bien que Gilbert n'eût fait que son devoir en signalant à la police – contre l'avis de ses employeurs qui redoutaient la mauvaise publicité – la disparition de la jeune romancière nipponne qu'il était chargé de piloter dans Londres durant sa tournée de promotion. Disparition qui s'est d'ailleurs révélée définitive.

Évitant soigneusement de croiser Saffron ou, pire encore, sa patronne, la redoutable Anthea Gaskett, la journaliste a concentré

1. Voir *Lolita complex*.

son attention sur les tirages accrochés aux murs. Un portrait lui plaisait particulièrement, sans qu'elle sût exactement pourquoi : une Occidentale brune, le buste nu, vue de profil, la tête penchée, ses longs cheveux dans le dos, s'y tenait devant une vitre sale aux reflets jaunes et flous, contre un rebord de fenêtre garni d'une rangée de plantes aux racines baignant dans des verres remplis d'une eau trouble. L'expression de la modèle était rêveuse, Amanda a eu le sentiment de partager ses pensées. Cette même photo, Boyle lui en avait montré un tirage plus petit lors de leur entretien au pub, l'ayant extraite, parmi d'autres documents, de l'enveloppe qu'il avait apportée dans le but d'expliquer son travail. Ce portrait faisait partie des œuvres récentes, où il utilisait des gammes de couleur presque monochromes. « La plupart de mes modèles sont des amies, avait-il expliqué à la journaliste dans l'établissement sombre et enfumé, au milieu du brouhaha des conversations banales, des éclats de rire d'employés de bureau. Je préfère les femmes engagées dans la façon de vivre la plus naturelle. Pendant que je les observe à travers le viseur de mon appareil, elles doivent se sentir libres dans leur propre rôle. J'aime leur parler, avant la séance, pendant, après... Et j'aime qu'à leur tour elles me racontent leurs histoires... »

Amanda a compris, naturellement, que John Terence Boyle aime les femmes. Mais d'une manière qui ne les rabaisse pas. Son regard, son écoute, sa sensualité ne lui ont pas donné envie de fuir, au contraire. Elle s'est sentie bien dans ce pub, assise en face de ce personnage calme, taciturne, prévenant, dont l'aspect viril dégageait une incontestable autorité. Sa seule inquiétude en répondant à ses questions, en expliquant son projet d'interview et les caractéristiques de l'émission « Art Talks », était de ne pas se montrer à la hauteur. De paraître ce qu'elle ne veut surtout pas être – et qu'elle est pourtant, dans une certaine mesure : une journaliste anglaise mondaine, brillante, dépensière, sexy, efficace, branchée, coureuse de concerts, de cocktails, de vernissages,

de foires d'art internationales, colporteuse de ragots... Bref, une créature assez superficielle.

Son verre à la main, elle a effectué deux fois, longuement, le tour de la galerie sans pouvoir rassembler le courage de fendre la foule pour aller complimenter l'artiste très entouré – par ses éditeurs et par les critiques Adrian Searle du Guardian et Michael Warren du Times, ainsi que de plusieurs filles plus jeunes qu'elle, et pour le moins aussi jolies. Rasant les murs, Amanda a fini par gagner la porte de sortie pour s'enfuir comme une voleuse. Ce genre de chose ne lui était pas arrivé depuis son adolescence.

Le lendemain du cocktail à la Spitz Gallery, Amanda Finlay a trouvé un nouveau message de John Terence Boyle sur son ordinateur.

Et à présent, une dizaine de jours après l'expérience humiliante de Spitalfields Market, ce qui devait arriver est arrivé, bien sûr : elle se réveille avec le photographe dans son lit, dans son appartement de Hertford où elle l'a ramené, aussi éméchée que lui, en conclusion à l'interview du 23 janvier sur Radio London.

Se soulevant sur un coude, plissant les paupières de ses yeux légèrement myopes, Amanda écarte doucement le drap et parcourt du regard le corps massif de l'homme assoupi. Elle inspecte avec soin les endroits qui lui plaisent le plus : un pli du coude, un renflement au-dessus des hanches, une forêt de poils roux autour du nombril, un grain de beauté au creux de la gorge... Elle pense à toutes les femmes qu'il a aimées au cours de sa longue vie aventureuse – et en particulier cette Vietnamiennne, Tran Thi-Liên, dont il a évoqué le souvenir au cours de l'émission et qui semble avoir été son grand amour, avant de disparaître dans les combats autour de la citadelle de Hué pendant l'insurrection du Têt. Le vieux reporter de guerre s'agite dans son sommeil, puis pousse un long soupir. Amanda se coule de nouveau contre lui, souriante et définitivement réveillée. Au matin, elle se sent toujours langoureuse : sa température corporelle monte d'un degré, son sexe

s'humidifie facilement. Lorsqu'elle se réveille seule elle se caresse, parfois jusqu'à l'orgasme.

Amanda se remémore leurs étreintes nocturnes, comment John l'a attachée, sur sa demande, l'a écartelée, poignets et chevilles tirés par des courroies de cuir jusqu'aux montants du lit – ce vieux lit en cuivre trouvé le mois dernier chez un antiquaire de Camden Market et qui remplace avantageusement l'ancien matelas double posé à même le plancher –, comment il l'a bâillonnée et prise ensuite, offerte dans sa fine combinaison de satin couleur saumon. Toujours pelotonnée contre le photographe endormi, elle se souvient de la deuxième fois, plus tard au cours de la nuit, et de ce moment si spécial qui lui a paru durer une éternité : où ils se sont regardés dans les yeux tandis que le sexe de son partenaire, si fort et doux, allait et venait en elle, lentement et puissamment, la caressant de l'intérieur avant de la remplir jusqu'au fond, accélérant le rythme tandis qu'Amanda sentait affluer la sève et leurs deux cœurs battre avec une violence renouvelée.

Elle a joui alors, plusieurs fois de suite – en vagues successives d'un plaisir qui paraissait ne plus pouvoir s'achever ni refluer ne fût-ce qu'un moment, agitant son corps de tremblements incontrôlables, crispant ses muscles, cambrant ses reins et lui arrachant des cris rauques. La forçant à se cramponner au corps de l'homme et lui broyer les poignets, comme si lui seul pouvait la sauver, l'arracher à l'ouragan, au tourbillon fou qui l'entraînait...

À la table de la cuisine, pendant qu'Amanda fait bouillir l'eau pour le thé du petit déjeuner, John Terence Boyle ôte le bouchon de la bouteille de premières côtes de Blaye dont ils ont bu les deux tiers hier soir, à leur arrivée de Londres.

– Tu en veux ?

Amanda secoue la tête.

– Vaut mieux pas. Je dois garder le contrôle. Une réunion importante en début d'après-midi avec mon chef de service. On prend le train ensemble ? À moins que tu ne veuilles rester ici...

Il y a de quoi lire, de la musique aussi et des DVD. Je ne compte pas rentrer tard... Je peux te faire à dîner.

L'espoir dans sa voix l'a fait sourire. Boyle refuse, le plus gentiment possible :

– Merci, non. Je vais rentrer à Londres. Avec toi.

Elle lui sourit en retour, timide tout à coup. (Et s'en veut aussitôt : merde, elle n'a plus quinze ans !)

– C'est dommage que j'aie esquiné l'Audi. Je t'aurais déposé en voiture. À cette heure-ci, ça roule assez bien sur l'A10.

Son invité s'est servi un verre pris au séchoir à côté de l'évier, il boit une gorgée de vin en parcourant les affichettes de cinéma encadrées sur le mur laqué blanc. Des films de vampires des années 1960. Amanda, qui a suivi la direction de son regard, s'excuse :

– J'ai toujours été une fan de Christopher Lee. Tu sais que je l'ai reçu à mon émission ? Je dois te paraître comme une espèce d'adolescente attardée...

Boyle secoue la tête.

– Pas du tout. Tu as des goûts qui m'amusement... Non, pardon : j'ai encore l'air d'un vieux con paternaliste ! Tes goûts me plaisent, Amanda. Vraiment. Même cette photo ridicule dans tes toilettes. La femme asiatique en uniforme, avec des bandages. Où as-tu dégoté ce truc-là ?

La journaliste fait la grimace, tout en versant l'eau bouillante sur le thé.

– Oh. C'est une œuvre de mon grand frère. Mon demi-frère, pour être précise. Gilbert est... euh, obsédé par les prisonnières de guerre, surtout japonaises, plus ou moins ligotées et blessées...

– Ah. Pardonne ma franchise, mais je trouve ça d'un humour un peu douteux. Pour le cas où ce serait de l'humour. Des femmes et des enfants blessés, j'en ai vu plus que mon compte, au Vietnam et ailleurs... Et c'était du vrai sang, de vraies plaies, pas du maquillage ou de la sauce tomate ! J'ai encore les cris et les hurlements dans les oreilles. Tout ça ne me faisait certainement ni

rire ni bander. Cette photo est pas mal, techniquement, mais le sujet me gêne. Bon, je suis sans doute un vieux schnock qui ne pige rien aux subtilités de l'art conceptuel... Et il s'appelle comment, ton grand demi-frère ? Je n'ai pas regardé la signature...

– Gilbert Woodbrooke. Il adore ton travail, tu sais.

L'ex-reporter de guerre s'assied en faisant la moue.

– Connais pas. De toute façon, il y a tellement de photographes... Trop. Y compris moi.

– Je te le présenterai. En fait, je crois que vous devriez bien vous entendre. Et si j'organisais un petit dîner, ici, demain soir, pour fêter ton interview ? Tous les trois... La girlfriend de Gilbert est retournée en Amérique, régler ses affaires avant de s'installer définitivement à Londres, donc pour le moment il est seul, le pauvre...

Le grille-pain éjecte une paire de toasts, avec un bruit sec. Amanda pose des pots de confiture et de miel sur la table. Boyle passe la main autour de sa taille.

– OK, si tu veux ! Ou alors on dînera en ville. Ou même chez moi, à Ladbroke Grove. Ton frangin m'expliquera son « concept »... Et toi tu pourras passer la nuit, si le cœur t'en dit...

Amanda se serre contre lui. Elle se penche pour déposer un baiser sur la tempe du photographe. Émue, heureuse. Ce mois de janvier, ce long hiver anglais lui paraissent si merveilleux, tout d'un coup...

Une demi-heure plus tard, le couple pénètre dans le hall de la gare de Hertford. En attendant l'arrivée du train de banlieue à destination de King's Cross, ils s'attardent devant le marchand de journaux. John Terence Boyle achète le Guardian. Qui affiche le portrait de George W. Bush en couverture.

La neige, tombée abondamment la veille, fond rapidement sous un vent tiède du sud-est. Dans le wagon, le photographe parcourt le quotidien. Le repliant d'un geste rageur, il grogne :

– *Regarde-moi ce salopard, qui veut rassembler une croisade contre l'Irak en se justifiant par un tas de mensonges ! Merde, depuis que je suis né, il n'y a pas eu une seconde sur cette planète, où les hommes, et des femmes aussi, et parfois des enfants, n'ont pas été quelque part occupés à s'envoyer des obus, des roquettes, des bombes... Je l'ai photographié un temps, puis j'en ai eu assez. J'en ai assez vu... J'ai l'impression que ça ne fait qu'empirer. Maintenant, regarde ce sale con qui veut que d'autres corps humains soient déchiquetés pour son foutu pétrole et sa foutue géopolitique. Un moignon sanglant de même, ou un morceau de jambe arraché, jeté sur le trottoir, les militaires et les politiciens nomment cela : « dommage collatéral limité ».*

Amanda acquiesce en silence. Abandonnant le Guardian, Boyle la regarde dans les yeux. La jeune femme lui serre la main doucement. Plus qu'à une guerre possible en Irak, elle pense à leur soirée du lendemain. Ils s'embrassent. Le train approche de King's Cross.

Descendant sur le quai, Amanda cède à une brusque impulsion. Elle tend la main vers Boyle.

– *Prête-moi ton Nikon. Tu as de la pellicule dedans ?*

– *Hein ?*

Elle sourit :

– *Je veux te photographier. Je n'ai pas mon appareil sur moi.*

Secouant la tête, désapprouvateur de nouveau, il lui passe néanmoins le vieux F4 qui l'accompagne depuis plus de trente ans, celui qui l'a suivi à Saïgon, à Khê Sanh, au Laos... Le photographe prend la pose devant le train qui se vide de ses voyageurs. Pas très naturel, les mains dans les poches de son court imperméable ouvert sur un gilet de cuir, béret incliné sur la tête, l'air impatient et vaguement contrarié... Amanda appuie sur le déclencheur, l'éclair du flash se reflète dans une vitre du wagon. Elle rend l'appareil à Boyle en disant :

– *J'en veux un tirage, hein. Spécialement pour moi. Dedicacé...*

Le bras passé sur ses épaules, il sourit à son tour, détendu, enfin :

– Promis. Tu l’auras demain soir quand vous viendrez chez moi, toi et ton frère.

Ils descendent, main dans la main, les escaliers du métro, arpentent les longs couloirs de correspondance. Tous deux se rendent dans le West End. La Circle Line et la Metropolitan Line, laquelle passe par Ladbroke Grove, se partagent le même quai. Les deux lignes desservent Baker Street, la station d’Amanda, beaucoup plus proche que le quartier du photographe.

Une rame de la Circle Line est annoncée dans une minute ; la suivante, celle de la Metropolitan, dans huit.

– Je monte avec toi, décide Boyle. Nous descendrons ensemble, et moi j’attendrai ma rame là-bas... Comme ça, on aura quelques minutes de plus. Ma petite chérie.

My little darling... C’est la deuxième fois, depuis leur nuit de Hertford, qu’il emploie ces mots. Amanda se serre contre lui. La rame entre en gare dans un rugissement. Le train s’arrête, un homme bouscule violemment Amanda en descendant du wagon de queue, puis enfile le quai presque au pas de course. Elle n’a pas vu son visage, a juste noté son teint basané. Un Pakistanais, peut-être.

– Crétin, grommelle la journaliste en se massant l’épaule.

Amanda et Boyle s’asseyent l’un à côté de l’autre.

À la station suivante, Euston Square, une jeune Asiatique, coiffée d’un chapeau noir et mou, sac en bandoulière, monte dans la voiture, hésite un instant, passe devant eux et se dirige vers la place libre qu’elle a repérée à l’autre extrémité du wagon.

La main de Boyle, qui tenait encore celle d’Amanda, se crispe. Le visage du photographe est devenu livide. La journaliste l’examine, écarquillant les yeux :

– Hey ! On dirait que tu as vu un fantôme...

Le métro repart. Amanda s’inquiète. La main de l’homme tremble sur la sienne. Il murmure :

– *Tran Thi-Liên.*

– *Quoi ? Qui ça ? Je n'ai pas compris, fait Amanda.*

– *C'est elle. C'est Liên.*

La connexion se fait brusquement dans l'esprit de la journaliste.

– *La fille dont tu parlais à la radio ? Que tu as photographiée à Saigon en 1966 ? Mais celle-ci n'a guère plus de vingt ans... Une touriste japonaise...*

L'Asiatique au petit chapeau noir s'est assise, a tiré un appareil photo de son sac, l'a posé sur ses genoux. Elle regarde ailleurs. Amanda, à cette distance, a du mal à distinguer ses traits.

John Terence Boyle se lève de la banquette.

Saisie d'un pressentiment, Amanda s'écrie :

– *John !*

Il ne l'écoute pas. Toute son énergie semble tendue vers ce point du wagon où attend, assise, la jeune Japonaise. La rame ralentit à l'approche de la station Great Portland Street. Le photographe traverse toute la longueur de la voiture, dépasse la passagère au chapeau noir. Amanda se rend compte qu'il tient son Nikon à la main. Elle observe, hypnotisée, Boyle pivoter sans hâte, son corps tourner sur lui-même comme dans un film au ralenti. Il met un genou au sol, cadre la jeune fille avec soin, et prend la photo.

Amanda se rappelle une phrase qu'il lui a dite, dans le pub de Ladbroke Grove.

J'appuie sur le déclencheur d'abord, je ne demande jamais la permission. Ensuite, je parle à la personne photographiée, si c'est poss...

Un bruit assourdissant d'explosion. Le métro se remplit de fumée. Hurllement de freins. Lorsque Amanda, qui a fermé les yeux sans s'en rendre compte, les rouvre, elle se retrouve ailleurs qu'un instant plus tôt : par terre maintenant, à plat ventre, en train de tousser. Amanda regarde ses mains, devant elle, sur le plancher du wagon semé de débris. Ses mains sont rouges.

Pourquoi ? Elle n'y comprend rien. Y a-t-il eu un déraillement ? Une collision avec une autre rame ? Est-elle blessée ? Des cris parviennent à ses oreilles, comme étouffés par des épaisseurs de ouate ou de coton. Après quelques instants, elle décide de ramper en direction de John Terence Boyle.

Pour cela il lui faut passer par-dessus un corps inerte, poussiéreux, humide par endroits. Les mains d'Amanda glissent dans du sang, s'écorchent à des fragments métalliques, à des éclats de verre. Elle est vaguement consciente que des voyageurs essaient de sortir, forcent une porte ou achèvent de briser le verre d'une fenêtre déjà éventrée. La progression à travers la rame dévastée est interminable. Amanda parvient à l'extrémité du wagon. La banquette où était assise la Japonaise est soulevée, la passagère a disparu.

Mais le photographe, lui, est toujours là.

Sa jambe droite a été arrachée au-dessus du genou. Amanda se redresse, prenant appui sur ses mains qui commencent à lui faire mal. Elle distingue un large trou rouge qui traverse l'abdomen de l'homme comme une tranchée. Amanda appelle : « John... John... » Il y a encore de la vie dans les yeux bleus de John Terence Boyle. Et ses lèvres bougent légèrement.

Amanda passe la main sur le bras du blessé allongé dans l'allée enfumée, au milieu du concert de cris et de gémissements. Lorsqu'elle regarde encore une fois les yeux, le regard s'est figé.

Elle n'arrive pas à y croire. Elle murmure des mots sans suite. Elle commence à pleurer. Des gens sont entrés dans le wagon. Bruits de métal, de verre brisé. Autour d'elle et du corps immobile qu'elle étreint en sanglotant, Amanda perçoit vaguement des pleurs, des hurlements, des phrases incohérentes... Elle sent des mains la palper, la tirer en arrière. Elle voit du sang sur ses jambes. Du sang, tout ce sang...

À travers ses lèvres gonflées comme un ballon, elle articule des mots inaudibles. L'éclair d'une lampe l'aveugle. Elle ferme aussitôt les yeux. N'a plus la force de les rouvrir. Couleurs orangées,

taches lumineuses explosant derrière ses paupières. Elle n'entend plus qu'un vague brouhaha autour de son corps. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'on la porte, puis qu'on l'installe sur ce qui doit être un brancard.

Quelqu'un, très loin, lui dit de ne pas bouger, que tout va bien et que les médecins arrivent. Qu'on va s'occuper d'elle. Que son état n'est pas trop sérieux. Qu'elle n'est pas gravement atteinte...

Les paroles s'en vont de plus en plus loin. Amanda se sent lentement sombrer.

Tout ça est un rêve.

Tout ça ne peut pas être autre chose qu'un rêve...

Bientôt, elle se réveillera dans les bras de John.